

Cours : La critique littéraire au 17^{ème} siècle : entre équilibre et discipline

A la critique du 16^{ème} siècle, soucieuse d'indiquer la beauté à atteindre et les moyens de la créer, succède une critique pointilleuse et sévère des défauts, attentive à dénoncer ce qui ne répond pas au goût des délicats. Malherbe (1555-1628) est le parfait représentant de cette nouvelle tendance. Pour lui, le poète n'est pas investi d'une mission prophétique, c'est quelqu'un qui fait avec application un métier apparemment utile mais pourtant noble, susceptible d'assurer aux rois une gloire immortelle. Cependant, dans son commentaire de Desportes (1546-1606), il emploie un procédé que suivra la critique tout au long du siècle : suivre le texte pas à pas en relevant chaque faute. Cette critique s'attache aux détails et adopte un ton hargneux. Quelques exemples le montrent :

- "mauvais au quatrième degré".
- "galimatias royal".
- "la comparaison ne vaut pas un potiron"

Malherbe condamne ainsi ce qui n'est pas conforme à ses propres goûts et verse volontiers dans la polémique, au lieu de pratiquer une vraie critique. Il voulait qu'on écrive pour les gens de la cour, l'aristocratie française.

Il tourne le dos à l'enseignement des Anciens et à la tradition humaniste, tout en assignant à la poésie la fonction de plaire. Pour lui, on doit se fonder sur l'usage et l'oreille.

Malherbe avait ouvert la voie aux critiques de son siècle, toutefois, son prestige n'a pas mis longtemps à décliner. Ainsi, dans une lettre du 10 juin 1640, Chapelain (1595-1674) fait part à Guez de Balzac de son opinion sur Malherbe en ces termes : "C'était un borgne dans un royaume d'aveugles et, comme il avait ses lumières fort bornées, je crois qu'un homme de lettres doit se garder de le prendre pour guide dans les opinions qu'il doit suivre, s'il ne veut broncher bien lourdement".

A l'époque de Richelieu, l'effort de critiques comme Balzac, Chapelain ou Conrart s'appuie sur les cercles mondains, et en particulier sur le plus important d'entre eux : l'Hôtel de Rambouillet. La critique érudite se met au diapason d'une société qui s'amuse, mais qui a finalement assimilé les doctrines de Malherbe et, forte des principes du maître, considère la littérature comme le plus délicat des divertissements.

Ainsi, se développe une critique mondaine qui prend des formes adaptées aux conditions mêmes de la vie en société.

A/ La critique épistolaire de Balzac (1596-1654) :

Pour Guez de Balzac, il ne faut pas se contenter d'un travail formel, car seul compte l'agencement judicieux d'idées originales. Balzac entend mener sa critique en toute indépendance, et il ne se soucie pas de l'autorité des Anciens et des réputations consacrées.

Balzac se soucie également du bon goût mondain et de cette rare élite qui le possède et est capable de juger une œuvre.

B/ La critique dogmatique de Chapelain (1593-1674) :

Le cardinal Richelieu fait de Chapelain le grand homme de l'Académie Française et le charge de régler la querelle du *Cid*. Le texte rédigé par celui-ci contient l'énoncé d'une conception de la critique qui ne sera pas remise en cause avant le début du 19^{ème}. Pour Chapelain, il faut louer ce qui est bon, mais surtout reprendre ce qui est mauvais. Toutefois, le blâme ne doit pas dépasser les termes de l'équité ; le critique ne doit pas élever sa réputation sur les ruines de celle d'autrui ; il doit avoir en vue l'intérêt commun et songer moins à condamner qu'à aider et encourager l'auteur à faire mieux. Dans de telles conditions, la critique peut seule assurer le progrès des lettres. Ainsi, l'Académie développe, par la plume de Chapelain, une critique dogmatique, rationaliste et analytique.

C/ La critique de Nicolas Boileau (1636-1711) :

Boileau s'est érigé en juge et critique de ses contemporains. Son mérite incontestable, en qualité de critique, c'est qu'il a su formuler sur les écrivains de son temps des jugements qui seront ratifiés par la postérité. Il a proposé à l'admiration du public ceux qui ont été reconnus comme les meilleurs : La Fontaine, Racine, Corneille, Molière. Il n'hésite pas à s'en prendre à Chapelain pour défendre ses amis.

Ainsi, Boileau mène un long combat au nom de la raison ("Aimez donc la raison"). Il s'attache à des considérations purement intellectuelles : souci de la vérité ("Rien n'est beau que le vrai"), du bon sens ("Tout doit tendre au bon sens"), de la nature ("Que la nature soit votre étude unique") ; mais aussi de la vraisemblance, de la mesure, de la bienséance, c'est-à-dire des moyens de représenter nature et vérité selon le goût du public. Dans son œuvre, Boileau a su concilier cette souveraineté de la raison et les exigences du cœur.

Remarque : La Querelle des Anciens et des Modernes

Cet épisode de l'histoire de France concerne le conflit qui oppose, de 1650 environ à 1715, deux groupes d'écrivains. Les Modernes comme Corneille, Fontenelle, Donneau de Visé, Perrault, Bayle...souhaitent s'affranchir de l'esthétique classique de l'imitation. Profondément influencés par le cartésianisme, ces esprits luttent pour le triomphe de la raison et le développement de l'esprit de libre examen. Passionnés par les progrès scientifiques, ils ouvrent la voie des Lumières. Quant aux Anciens, chez

qui on trouve Boileau, Racine, La Fontaine, Bossuet, La Bruyère, Fénelon, ont le sentiment qu'ils sont redevables aux écrivains grecs et latins dont ils sont nourris. Ils louent la simplicité avec laquelle ces derniers ont imité la nature. Ils éprouvent de la répugnance devant les boursoufflures de style qui foisonnent dans la littérature de l'époque.

Cette querelle qui enflamme les esprits, connaît cependant une période d'apaisement et renaît dans un dernier sursaut, lors de la parution en 1711 de la traduction de *l'Illiade* par Mme Dacier, célèbre helléniste. La querelle s'essouffle et se termine peu à peu par le triomphe des Modernes qui lèguent au 18^{ème} siècle le culte de la raison.

Application :

Art Poétique de Nicolas Boileau

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux;
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse;
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties :
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

Nicolas Boileau (1636-1711)